

Chère lectrice, cher lecteur,

Me voici embarqué sur le paquebot *Flandre*. Retour au port de l'uniforme avec un bachi sans pompon et un ruban légendé qui indique le nom de notre navire. J'arrive dans mon poste d'équipage, nous sommes six hommes matelots d'âges très différents. Le premier qui m'accueille me dit : Ricard ! ». Je refuse ! Il sourit en m'expliquant que sur cette ligne des Antilles, l'apéritif n'est pas le pastis, mais le p'tit rhum. Puis, avec son accent de Marseille, il me dit que son nom est : Ricard ! Belle boulette ! On l'arrose avec un p'tit punch d'accueil. Nommé timonier, mon poste de « lavage » se situe au niveau du pont passerelle. J'étais particulièrement chargé de l'entretien de l'animalerie où se trouvaient les animaux des passagers.



Les animaux embarqués, à lire en plusieurs fois. (Une vie écrite à l'encre salée)

Souvent, j'étais accueilli par des miaulements, des aboiements, des crailllements des perroquets (pauvres bêtes destinées à la vente quai de la Mégisserie, entre autres), et quelques animaux exotiques. Un jour vers six heures du matin, une forte houle balançait le navire de bord à bord, j'ouvris la porte, mes animaux étaient affolés. Un paquet d'embruns s'engouffra dans le local. Mes amis à plume et à fourrure furent salés. Le plus drôle fut la matinée, voir les passagères se demander pourquoi de petits diamants de sel recouvraient les pelages de leurs animaux chéris.

Au cours de mes navigations, souvent, j'ai partagé mon embarquement avec des animaux dits de compagnie. En rangeant pour la énième fois ma bibliothèque, j'ai retrouvé une ancienne boîte à cigarettes, rouge et métallique, coincée entre deux livres de mer. Elle contenait quelques photographies de mon service militaire 1965/1966 à Toulon. L'une d'entre elles représentait un chien, celui qui était notre compagnon sur le dragueur de mines *Acacia*. Ce chien n'avait aucune race bien définie, nous savions seulement qu'il avait embarqué pour la première fois à Oran lors des événements malheureux d'Algérie. Rapatrié dans notre grand port de guerre, son domicile était le bord et son monde l'arsenal, principalement le quai Noël de l'escadrille des dragueurs de mines, la fameuse Troisième ESDRA.

Son nom a disparu de ma mémoire, mais pas les souvenirs passés ensemble à garder le bâtiment une partie de la nuit, surtout moi assis, sur la toile protégeant la drague magnétique à éplucher les patates pour la gamelle de midi, avec ce compagnon poilu à mes côtés. C'était la mascotte du bateau. Le jour des inspections du commandant, notre chien se tenait au garde à vous entre les quartiers-mâîtres-chef et les matelots dont j'étais. Il portait fièrement un col de matelot avec les trois galons rouges, celui des quartiers-mâîtres.

En 2013, avec mes souvenirs, j'ai imaginé un conte qui retrace la vie des chiens de bord, telle que je la partageais. Voici ce que me racontait ce compagnon de mes quarts de nuit à quai :

« Vous pouvez m'appeler Lof, ce nom m'avait été donné par un quartier-mâître de manœuvre que j'accompagnais souvent au foyer du marin de Mers El Kébir. À une certaine heure de la soirée, nous revenions avec difficulté à bord. Il disait que j'étais son guide. D'après ce que j'avais compris, c'est lui qui m'avait trouvé dans une rue d'Oran en 1962. Il n'avait jamais pu me dire quelle était ma famille : *chien*. Je ne ressemble à aucune grande race et je suis plutôt issu d'un grand mélange de

cabots des bords méditerranéens. Quand même, je ressemble plutôt à un berger belge ou allemand dans le genre rouquin. De bonne taille, j'impressionne certains de mes congénères et quelquefois des humains. Il n'est pas bon de ne pas montrer patte blanche, comme on dit, entre chiens d'escadre, avant de monter sur la coupée de mon bateau. De plus, je suis devenu chien de mer. J'aurais pu vivre de rapines et tout pouilleux dans les rues d'Oran, la Marine est devenue ma famille. Mon premier souvenir est mon arrivée à bord. Chiot, il m'était impossible d'emprunter la planche qui reliait le bateau à la terre. Porté par mon *sauveteur* manœuvrier, je me suis retrouvé au milieu d'un tas de gars en vareuse (j'ai appris ce nom et bien d'autres après mon embarquement) qui me détaillaient avec force voix.

Un de ces gaillards déclara que j'étais très sale et qu'il me fallait un bain. Je me suis retrouvé dans une grande baille, couvert de mousse blanche qui noircissait à chaque passage de la brosse sur mon poil. Par la suite, j'ai appris qu'ils avaient mis du Teepol dans l'eau, la lessive décapante pour nettoyer tout ce qui est à portée des manœuvriers, ces matelots qui éprouvent une jouissance telle à manipuler un jet d'eau et encore plus s'il leur prend l'idée d'arroser à la lance d'incendie la totalité extérieure du bateau : gare à ceux qui déambulent sur le pont. Pour moi, chien, c'était un coup à se retrouver à la flotte. J'ai compris bien vite qu'il me fallait éviter les postes de manœuvre et de propreté de ces marins descendants de la marine à voiles. Tout propre, on m'a donné une gamelle avec une soupe fort bonne. Puis, dans un coin de la coursive principale, un grand sac à toile m'a servi de banette (couchette dans la marine). Quelques jours plus tard, un collier confectionné de tresses selon l'art du matelotage ornait mon cou. Fabriquée par les mécaniciens, une médaille scintillait. On pouvait y lire « *matelot Lof – Acacia -* » : j'avais une identité et un grade !

J'ai toujours apprécié *l'amitié, la complicité* des chiens à terre, comme en mer. Embarqué, je pensais souvent à celui qui partageait notre vie de famille. Il avait sa place dans mon petit recueil de photographies qui toujours m'accompagnait lors de ces longs mois hors de la maison. Il m'arrivait de penser au chien d'Ulysse, le premier chien connu en littérature ayant appartenu à un célèbre navigateur. Lisons l'Odyssée « *Un chien affalé là dressa la tête et les oreilles, c'était Argos le chien d'Ulysse, qu'il avait nourri sans en pouvoir jouir, étant parti trop tôt pour la sainte Ilion. Les princes l'avaient pris pour chasser les chèvres sauvages, les lièvres et les daims. Mais maintenant, il gisait là sans soins, le maître absent, sur du fumier de bœuf et de mulet qu'on entassait devant la porte, afin que les valets d'Ulysse eussent toujours de quoi fumer le grand domaine ; c'était là qu'Argos était couché, couvert de tiques. Or, sitôt qu'il flaira l'approche de son maître, il agita la queue et replia les deux oreilles, mais ne put s'en approcher ; Ulysse, à cette vue, se détourna, essuyant une larme... Argos mourut.* » Argos, c'est le symbole de la fidélité animale.

Maintes fois, mon compagnon à quatre pattes se faisait le confident des jeunes matelots nouvellement embarqués. Difficile de s'adapter à la vie des bords où le nouveau se sent très seul. Il subit l'éloignement de sa famille. Alors, parler avec ce compagnon poilu soulage des tristesses, quand il est difficile d'intégrer un équipage ; cela viendra, mais cela peut prendre un peu de temps.

Un jour, et toujours de quart de nuit, il me raconta :

« J'ai des amis qui naviguent au commerce, sur les cargos de la marine marchande. Nous nous voyons de temps en temps à Toulon non loin du quai Cronstadt, pas loin

de la statue du Génie de la Navigation qui est située à mi-parcours entre le port de commerce et l'entrée de l'Arsenal (J'ai entendu dans les rues de Chicago, le vieux quartier de rencontres des marins esseulés, appeler le Génie dit l'amiral Culversville ... Tout le monde maritime parle de lui ; c'est vrai qu'avec son corps partiellement dénudé ... le dos face au vieux quartier de Toulon Il m'a donc été rapporté par certains de mes amis canins, les moments où ils avaient loupé l'appareillage pour se retrouver abandonnés de tous, sur un quai désert. C'était souvent sur la côte d'Afrique. Eh bien, imagine-toi que ces chiens de mer attendaient le retour de leur bateau et rembarquaient au grand soulagement de l'équipage fort triste d'avoir été obligé de les abandonner sur le quai pendant quelques semaines. Heureusement, ces navires effectuaient deux escales dans ces ports, une à l'aller et l'autre au retour.

Cela évitait d'avoir du vide dans les cales. Il y avait le fret venant d'Europe, celui de l'interport et le fret de retour, souvent du bois, du cacao. Pour ces chiens naufragés, généralement l'agence de la compagnie en prenait soin !

Un jour, j'ai eu sous les yeux un texte écrit sur un patrouilleur de la Marine nationale « *l'Albatros* ». Le titre était : « In Memoriam 'Boris' 1984-1994 »

Boris était un berger du Caucase, embarqué sur *l'Albatros*, ancien grand chalutier congélateur de pêche hauturière transformé en patrouilleur austral pour surveiller nos possessions en Antarctique. Comme Lof, Boris était militaire. Voici sa carrière telle que j'ai pu la lire sur le blog de ce navire de guerre. « C'est en août 1984 que Boris, un berger du Caucase, naît à bord du *Chatyr Dag*, un chalutier russe. Il a à peine deux mois lorsqu'il est remis à l'équipage de *l'Albatros* par le capitaine du navire soviétique. Il devient matelot et est affecté au service intérieur (protection du bâtiment) avec le matricule 058410681.

Le 18 juillet 1985, lors de l'appareillage causé par l'arrivée du cyclone « Celestina », il se casse la patte (on le comprend, par 15,7m de creux et plus de 50 nœuds de vent pendant trois jours). Il est plâtré à bord.

Il sera successivement promu aux grades de quartier-maître de deuxième classe, quartier-maître de première classe et même second maître. Mais il sera dégradé pour mauvaise conduite pour avoir mordu un membre de l'équipage. En octobre 1993, Boris a disparu une première fois à Kerguelen. Après une semaine de recherches infructueuses, *l'Albatros* a appareillé sans lui, persuadé qu'il était définitivement perdu et que tout était fini. Notre brave Boris est resté plus de dix jours seul dans la nature. Lorsque des techniciens des Kerguelen l'ont récupéré, au hasard d'une de leurs missions, il faisait peine à voir. Pris de compassion, l'ingénieur l'a hébergé, nourri et cajolé pendant une bonne dizaine de jours dans sa propre chambre avant de le ramener à bord lors de la nouvelle escale de notre fier vaisseau et tout l'équipage l'accueillit avec bonheur.

En octobre 1994, il s'échappe de nouveau alors que *l'Albatros* est en baie de Hopeful aux Kerguelen. Pour des raisons opérationnelles, les recherches sont laissées au voilier *Saturnin*, mais plus personne ne reverra le QM1 (quartier-maître-chef) Boris. » Chers auteurs, je garde précieusement votre texte, et les photographies de Boris. Belle et émouvante histoire de mer.

Il y a quelques années mon épouse et moi avons fait une croisière que je vous raconterai plus tard autour d'une partie de l'Amérique du Sud. Nous avons photographié beaucoup de ces canidés que l'on rencontra à Valparaíso, Pinta-Arénas, Ushuaïa, Punta del Este, Montevideo et Buenos Aires. Mes amis canins d'Amérique du Sud avaient-ils comme ancêtres des chiens de bord ?

Longtemps après mon départ de la Marine nationale, j'ai toujours eu une pensée pour ces braves chiens que j'avais rencontrés en naviguant. Je suis peut-être le seul au monde à avoir encore une photographie de *Lof*.

J'ai navigué avec des chats, et aussi un porcelet que nous avons acheté aux Philippines sur la côte Est, pour, c'est ce que nous voulions, améliorer l'ordinaire. Au bout de quelques jours, *Alonzo*, c'est le nom donné par l'équipage à ce nouveau matelot, se promenait librement sur pont principal, le château étant au milieu, il lui arrivait souvent de prendre les coursives tribord et bâbord pour ses promenades qui le menait de la cale 1 à la cale 4 tout en faisant des visites dans les cabines de l'équipage pont et machine. Le cochonnet, gâté par la cuisine du bord devint très gras. Bien entendu, personne ne voulut le tuer. Son malheur vint avec l'escale de Singapour et ses exigences sanitaires. On l'avait aimé, on l'apprécia dans notre assiette. Son souvenir me hante encore.



Réminiscence 004

Les animaux embarqués (suite)

En 1839, nous devons à Alexandre Dumas ce texte excellent *Le Capitaine Pamphile*, sorte de satire sociale aux dépens du régime « louis-philippard ». Deux histoires parallèles : celle de l'auteur et de ses amis artistes (vie de bohème où les animaux occupent une part importante en tant que membre à part entière de la collectivité), et celle du Capitaine Pamphile où tout est lié à l'argent, au profit, sans aucun sens moral et où les animaux occupent aussi une part importante dans ses profits.

Pamphile est « *cette sorte d'Artagnan sans foi ni loi qui a amassé une immense fortune au travers d'aventures de plus en plus extravagantes, du trafic d'ivoire à l'escroquerie financière internationale en passant par la traite des Noirs et par une mutinerie de son équipage...* » Dictionnaire des œuvres de Laffont-Bompiani - S.E.D.E 1954).

Jacques 1^{er} est un singe, qui a été enlevé des bras de sa mère expirante, embarqué à bord du brick de commerce *La Roxelane*, capitaine Pamphile ; comment Jacques 1^{er} commença par plumer des poules et finit par plumer un perroquet.

« ... Le perroquet qu'avait acheté le capitaine Pamphile était un cacatois de la plus belle espèce, au corps blanc comme la neige, au bec noir comme de l'ébène, et à la crête jaune comme du safran, crête qui se relevait ou s'abaissait selon qu'il était de bonne ou de mauvaise humeur, et lui donnait tantôt l'air paternel d'un épicier coiffé de sa casquette, tantôt l'aspect formidable d'un garde national orné d'un bonnet à poil. Outre ces avantages physiques, Catacoua avait une foule de talents d'agrément ; il parlait également bien l'anglais, l'espagnol et le français, chantait le *God save the king* comme Lord Wellington, le *Pensativo estaba el Cid* comme don Carlos, et la Marseillaise comme le général Lafayette. On comprend que, avec de pareilles dispositions philologiques, il ne tarda point, tombé qu'il était entre les mains de l'équipage de la *Roxelane*, à étendre rapidement le cercle de ses connaissances ; si bien qu'à peine se trouva-t-on, au bout de huit jours, en vue de l'île de Sainte-Hélène, qu'il commençait à jurer très proprement en provençal, à la

grande jubilation du capitaine Pamphile, qui, comme les anciens troubadours, ne parlait que la langue d'oc.

Ainsi, quand le capitaine Pamphile avait passé en se réveillant l'inspection de son bâtiment, regardé si chaque homme était à son poste et chaque chose à sa place ; lorsqu'il avait fait distribuer la ration d'eau-de-vie aux matelots et les coups de garcette aux mousses ; lorsqu'il arrivait enfin à cette sérénité de l'âme que donne la certitude d'avoir rempli ses devoirs, il allait à Cataouca, suivi de Jacques, qui grossissait à vue d'œil, et qui partageait avec son rival emplumé toute l'affection du capitaine Pamphile, et lui donnait sa leçon de provençal ; puis, s'il était content de son élève, il introduisait un morceau de sucre entre les barreaux de la cage, récompense à laquelle Cataouca paraissait très sensible, et dont Jacques se montrait fort jaloux ; aussi, dès qu'un incident imprévu attirait le capitaine Pamphile d'un autre côté, Jacques s'approchait de la cage, et faisait si bien, que le morceau de sucre changeait habituellement de destination, au grand désespoir de Cataouca, qui, la patte en l'air et la crête dressée, faisait alors retentir l'air de ses chants les plus formidables ou des jurons les plus terribles ; quant à Jacques, il restait d'un air innocent auprès de la prison où le volé faisait rage, fourrant, lorsqu'il n'avait pas le temps de croquer, dans les poches de ses joues le corps du délit, qui y fondait tout doucement, tandis qu'il se grattait le côté, clignait béatement les yeux, forcé qu'il était, pour toute punition, de boire son sucre au lieu de le manger.

On comprend que cette atteinte à la propriété mobilière était des plus désagréables à Cataouca, et, sitôt que le capitaine Pamphile s'approchait de lui, il défilait tout son répertoire. Malheureusement, aucun de ses instituteurs ne lui avait appris à crier au voleur, de sorte que son maître prenait cette sortie, qui n'était autre chose qu'une dénonciation en forme, pour le plaisir que lui causait sa présence, et, convaincu qu'il avait mangé son dessert, se contentait de lui gratter délicatement la tête ; ce que Cataouca appréciait jusqu'à un certain point, mais infiniment moins cependant que le morceau de sucre en question. Cataouca comprit donc qu'il fallait qu'il s'en remît à lui seul du soin de sa vengeance, et, un jour que, après lui avoir volé le morceau, Jacques repassait la main à travers la cage pour en ramasser les miettes, Cataouca se laissa pendre par une patte, et, tout en ayant l'air de s'occuper de gymnastique, attrapa le pouce de Jacques et le mordit outrageusement. Jacques jeta un cri perçant, s'accrocha aux cordages, monta tant qu'il trouva du chanvre et du bois : puis, s'arrêtant sur le point le plus élevé du navire, il resta là piteusement cramponné de ses trois pattes au mât, et secouant la quatrième comme s'il eût tenu un goupillon.

À l'heure du dîner, le capitaine Pamphile siffla Jacques ; mais Jacques ne répondit pas. Ce silence était si contraire à ses habitudes hygiéniques, que le capitaine Pamphile commença à s'en inquiéter ; il siffla derechef, et, cette fois, il entendit une espèce de grondement qui semblait lui répondre des nuages ; il leva les yeux et aperçut Jacques, qui donnait sa bénédiction urbi et orbi. Alors s'établit entre Jacques et le capitaine Pamphile un échange de signaux, dont le résultat fut que Jacques refusait obstinément de descendre. Le capitaine Pamphile, qui avait formé son équipage à une obéissance passive, et qui ne voulait pas que ses mesures de discipline fussent faussées par un singe, prit son porte-voix et appela Double-Bouche. L'individu interpellé apparut incontinent, montant à reculons l'échelle de la cuisine, et s'approcha du capitaine Pamphile à peu près comme le chien qu'on dresse s'approche du garde qui le châtie ; le capitaine Pamphile, qui ne se prodiguait pas avec ses inférieurs, montra au mousse le récalcitrant qui grimaçait sur la pointe

de son mâtereau ; Double-Bouche comprit à l'instant même ce qu'on réclamait de lui, s'accrocha à l'échelle qui conduisait aux haubans, et se mit à grimper avec une agilité qui indiquait que le capitaine Pamphile en honorant Double-Bouche de cette mission hasardeuse avait fait un choix des plus judicieux.

Une autre considération, qui reposait tout entière, je ne dirai pas sur l'étude du cœur, mais sur la connaissance de l'estomac, avait encore contribué à la détermination du capitaine Pamphile ; Double-Bouche était spécialement employé à la cuisine, fonctions honorables appréciées de tout l'équipage, et notamment de Jacques, qui affectionnait surtout cette partie du bâtiment ; il était donc lié d'une amitié sympathique avec le nouveau personnage que nous venons d'introduire en scène, lequel devait le surnom expressif qui avait remplacé son appellation patronymique, à la facilité que lui donnait son poste de dîner avant les autres ; ce qui ne l'empêchait pas de dîner encore après les autres. Jacques avait donc compris Double-Bouche, de même que Double-Bouche avait compris Jacques, et il résulta, de cette appréciation mutuelle, qu'au lieu de chercher à fuir, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si tout autre que Double-Bouche lui eût envoyé, Jacques fit la moitié du chemin, et que les deux amis se rencontrèrent sur la barre du grand perroquet, et redescendirent immédiatement, l'un portant l'autre, sur le pont, où le capitaine Pamphile les attendait.

Le capitaine Pamphile ne connaissait qu'un remède aux blessures, de quelques natures qu'elles fussent : c'était une compresse d'eau-de-vie, de tafia ou de rhum ; il trempa donc un linge dans le premier liquide précité et enveloppa le doigt du blessé ; au contact de l'alcool et de la chair vive, Jacques commença par faire une grimace atroce ; mais, comme il vit, pendant que le capitaine Pamphile avait le dos tourné, Double-Bouche avaler vivement ce qui était resté de liquide dans le verre où l'on avait trempé le linge, il comprit que la liqueur, douloureuse comme médicament, pouvait être bienfaisante comme boisson ; en conséquence, il approcha la langue de l'appareil, lécha délicatement la compresse, et, peu à peu, prenant goût à la chose, finit tout bonnement par sucer son pouce ; il en résultat que, comme le capitaine Pamphile avait recommandé que l'on imbibât le bandage de dix minutes en dix minutes, et que l'on exécutât ponctuellement ses ordres, au bout de deux heures, Jacques commença à cligner les yeux et à dodeliner la tête, et, comme le traitement allait toujours son train et que Jacques appréciait de plus en plus le traitement, il finit par tomber ivre mort entre les bras de son ami Double-Bouche, qui descendit le blessé dans la cabine et le coucha sur son propre lit.

Jacques dormit douze heures de suite : et, lorsqu'il se réveilla, la première chose qui frappa ses yeux fut son ami Double-Bouche occupé à plumer une poule. Ce spectacle n'était pas nouveau pour Jacques ; cependant, il parut, cette fois, y donner une attention singulière ; il se leva doucement, s'approcha les yeux fixes, examina le mécanisme à l'aide duquel le travailleur procédait, et demeura immobile et préoccupé pendant tout le temps que dura l'opération ; la poule plumée, Jacques, qui se sentait la tête encore un peu lourde, monta sur le pont afin de prendre l'air.

Le vent continuait d'être favorable le lendemain, de sorte que le capitaine Pamphile, voyant que tout marchait au gré de ses vœux, et jugeant inutile de transporter à Marseille les poules qui restaient à bord et qu'il n'avait point d'ailleurs achetées dans un but de spéculation, donna ordre, sous prétexte que sa santé commençait à se déranger, qu'on lui servît tous les jours, outre sa tranche d'hippopotame et sa bouillabaisse, une volaille fraîche, bouillie ou rôtie. Cinq minutes après ces ordres donnés, les cris d'un canard que l'on égorgeait se firent entendre.

À ce bruit, Jacques descendit de la grande vergue si rapidement, que quelqu'un qui n'aurait point connu son caractère égoïste aurait cru qu'il courait au secours de la victime, et se précipita dans la cabine. Double-Bouche, qui remplissait consciencieusement son office de marmiton, en plumant la volaille jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus le moindre duvet sur le corps ; cette fois comme l'autre, Jacques parut prendre le plus grand intérêt à la chose ; puis il remonta sur le pont, lorsqu'elle fut finie, s'approcha pour la première fois depuis son accident de la cage de Catacoua, tourna plusieurs fois autour de lui, tout en ayant soin de se tenir hors de la portée de son bec ; puis enfin, saisissant le moment favorable, il attrapa une plume de sa queue, et la tira tant et si bien, malgré les battements d'ailes et les jurements de Catacoua, qu'elle finit par lui rester dans les mains. Cette expérience, si peu importante qu'elle parût au premier abord, sembla cependant faire grand plaisir à Jacques ; car il se mit à danser sur ses quatre pieds, s'élevant et retombant à la même place, ce qui était de sa part la manifestation du plus suprême contentement.

Cependant on avait perdu de vue la terre, et l'on voguait à pleines voiles dans l'océan Atlantique ; partout le ciel et l'eau, et, derrière l'horizon, le sentiment de l'immensité ; de temps en temps, des oiseaux de mer au long vol, mais ceux-là seulement, passaient à perte de vue se rendant d'un continent à l'autre ; aussi le capitaine Pamphile, se fiant à l'instinct animal qui devait apprendre à Catacoua que ses ailes étaient trop faibles pour se hasarder dans un long voyage, ouvrit-il la prison de son pensionnaire et lui donna-t-il liberté entière de voltiger dans les cordages. Catacoua en profita aussitôt pour monter jusqu'au mât de perroquet, et, arrivé là, joyeux jusqu'au ravissement, il se mit, à la grande satisfaction de l'équipage, à défilier tout son répertoire, faisant autant de bruit à lui tout seul que les vingt-cinq matelots qui le regardaient.

Pendant que cette parade se passait sur le pont, une scène d'un autre genre s'accomplissait dans la cabine. Jacques, selon son habitude, s'était approché de Double-Bouche au moment de la plumaison ; mais cette fois, le mousse, qui avait remarqué l'attention de son camarade à le regarder faire, avait cru reconnaître en lui une vocation inconnue jusqu'alors pour l'office qu'il exerçait. Il en résulta qu'une pensée des plus heureuses vint à l'esprit de Double-Bouche : c'était d'employer désormais Jacques à plumer ses poulets et ses canards, tandis que, changeant de rôle, lui se croiserait les bras et le regarderait faire. Double-Bouche était un de ces esprits décidés qui mettent le moins d'intervalles possible entre l'idée et l'exécution ; aussi s'avança-t-il doucement vers la porte qu'il ferma, se munit-il à tout hasard d'un fouet qu'il passa dans la ceinture de sa culotte, en ayant soin d'en laisser le manche parfaitement visible, et, revenant immédiatement à Jacques, lui mit-il dans les mains le poulet qui devait se déplumer dans les siennes, lui montrant du bout de l'index le manche du fouet qu'il comptait, en cas de discussion, prendre pour tiers arbitre.

Mais Jacques ne lui donna même pas la peine de recourir à cette extrémité : soit que Double-Bouche eût deviné juste, soit que le nouveau talent qu'il mettait Jacques à même d'acquérir parût à ce dernier le complément obligé de toute bonne éducation, il prit le poulet entre ses genoux, comme il avait vu faire à son instituteur, et se mit à la besogne avec une ardeur qui dispensa Double-Bouche de toute voie de fait envers lui ; vers la fin même, et lorsqu'il vit que les plumes disparaissaient, faisant place au duvet et le duvet à la chair, le sentiment qui l'animait s'éleva jusqu'à l'enthousiasme ; si bien que, lorsque la besogne fut entièrement terminée, Jacques se mit à danser, comme il avait fait la veille à côté de la cage de Catacoua.

De son côté, Double-Bouche était dans la joie ; il ne se faisait qu'un reproche, c'était de n'avoir pas profité plus tôt des dispositions de son acolyte ; mais il se promit bien de ne pas les laisser refroidir ; aussi, le lendemain, à la même heure, dans les mêmes circonstances, et les mêmes précautions prises, il recommença la seconde représentation de la pièce de la veille ; elle eut le même succès que la première ; de sorte que, le troisième jour, Double-Bouche, reconnaissant Jacques comme son égal, lui noua son tablier de cuisine à la ceinture et lui confia entièrement la partie des dindons, des poules et des canards. Jacques se montra digne de sa confiance, et, au bout d'une semaine, il avait laissé son professeur bien loin derrière lui en promptitude et en habileté.

Cependant le brick marchait comme un navire enchanté : il avait dépassé la terre natale de Jacques, laissé à sa gauche et hors de vue les îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, et s'avavançait à pleines voiles vers l'équateur ; c'était pendant une de ces journées des tropiques où le ciel pèse sur la terre : le pilote était bien à sa barre, la vigie dans les haubans, et Catacoua sur son mâtereau ; mais, quant au reste de l'équipage, il cherchait le frais partout où il croyait pouvoir le trouver, tandis que la capitaine Pamphile lui-même, étendu dans son hamac et fumant son gourgouri, se faisait éventer par Double-Bouche avec une queue de paon. Cette fois, par extraordinaire, Jacques, au lieu de plumer sa poule, l'avait reposée intacte sur une chaise, s'était dépouillé de son tablier de cuisine, et paraissait comme tout le monde, ou accablé par la chaleur ou perdu dans ses réflexions. Cependant cette atonie fut de courte durée ; il jeta autour de lui un rapide coup d'œil ; et, d'un bond où l'observateur le plus méticuleux n'aurait pu voir que l'effet d'un caprice, il sauta sur le premier bâton de l'échelle : là, il s'arrêta encore un instant, regardant le soleil par les écoutilles, puis il se mit à monter nonchalamment sur le pont, comme un flâneur qui ne sait que faire, et qui s'en va cherchant des distractions sur le boulevard des Italiens.

Arrivé au dernier échelon, Jacques vit le pont abandonné : on eût dit un navire vide qui flottait au hasard. Cette solitude parut satisfaire Jacques au dernier degré ; il se gratta le côté, fit claquer ses dents, cligna les yeux et exécuta deux petits sauts perpendiculaires, tout en ayant soin de chercher des yeux Catacoua, qu'il aperçut enfin à sa place accoutumée, battant des ailes et chantant à plein bec le *God save the king*. Alors Jacques parut ne plus s'occuper de lui ; il monta sur les bastingages les plus éloignés du mât d'artimon, au haut duquel son ennemi était perché, gagna les vergues, s'arrêta un instant dans les huniers, grimpa au mât de misaine, se hasarda sur le cordage isolé qui conduit au mât d'artimon ; arrivé au milieu de ce chemin tremblant, il se suspendit par la queue, lâcha les quatre pattes, se balança la tête en bas, comme s'il ne fût venu que pour jouer à l'escarpolette. Puis convaincu que Catacoua ne faisait aucune attention à lui, il s'en approcha doucement, tout en ayant l'air de penser à autre chose, et, au moment où son rival était au plus fort de sa chanson et de sa joie, criant à tue-tête et battant l'air de ses bras emplumés, comme un cocher qui se réchauffe, Jacques interrompit son ariette et sa jubilation, en le saisissant vigoureusement de la main gauche par l'endroit où les ailes s'attachent au corps. Catacoua jeta un cri de détresse ; mais personne n'y fit attention, tant l'équipage entier était accablé par la chaleur étouffante que versait à flots le soleil à son zénith.

- Tron dé l'air ! dit tout à coup le capitaine Pamphile, en voilà un phénomène, de la neige sous l'équateur...

- Eh non ! dit Double-Bouche, ça n'est pas de la neige ; c'est... Ah ! bagasse !
Et il s'élança dans l'escalier.

- Eh bien, qu'est-ce que c'est ? dit le capitaine Pamphile se soulevant de son hamac.
- Ce que c'est, cria Double-Bouche du haut de son échelle, c'est Jacques qui plume Catacoua.

Le capitaine Pamphile fit retentir les échos de son bâtiment d'un des plus magnifiques jurons qui n'aient jamais été entendus sous l'équateur, et monta lui-même sur le pont, tandis que tout l'équipage, réveillé en sursaut comme par l'explosion de la sainte-barbe, grimpait à son tour par tout ce que la carcasse du brick présentait d'ouvertures.

- Eh bien, drôle ! cria le capitaine Pamphile saisissant un épissoir, et s'adressant à Double-Bouche, qu'est-ce que tu fais donc ! Alerte ! Alerte !

Double-Bouche s'accrocha aux cordages et grimpa comme un écureuil ; mais plus il mettait de promptitude, plus Jacques mettait d'activité : les plumes de Catacoua formaient un véritable nuage et tombaient comme la neige au mois de décembre ; de son côté, Catacoua, en voyant s'approcher Double-Bouche, redoubla de cris ; mais, au moment où son sauveur étendait le bras vers lui, Jacques, qui n'avait, jusqu'alors, paru faire aucune attention à ce qui se passait sur le navire, jugea que sa besogne habituelle était suffisamment faite, et lâcha son ennemi, auquel il ne restait plus que les plumes des ailes. Catacoua, troublé au plus haut degré par la douleur et par la crainte, oublia que le contrepoids de sa queue lui manquait, voleta un instant d'une manière grotesque, et finit par tomber à la mer, où il se noya, n'ayant point de pieds palmés. »



Vous l'avez compris, j'apprécie particulièrement ce texte d'Alexandre Dumas.

En 1846, l'État mit à la disposition de l'auteur un bâtiment à vapeur, *le Véloce*, pour le mener en Afrique du Nord, d'où il rapporta ses impressions de voyage, sous le titre *Le Véloce*. « Voici Dumas ambassadeur officieux, bombant le torse sur la dunette, fier d'avoir un navire de guerre, un état-major et des marins à sa disposition. Il doit se prendre pour un amiral. », remarque Robert de la Croix dans un de ses ouvrages.

En 1859, il publie un deuxième roman maritime dont le titre est *La princesse Flora*, il est adapté d'un texte russe dont l'auteur est Alexandre Bestoujev, dit Marlinsky, publié en 1832. En 1860 il fait construire une goélette, *L'Emma*.

J'ai encore un tas d'histoire d'animaux comme celle du chat qui s'est retrouvé pour une nuit entière dans le salon du commandant. Ce dernier avait une passion : réaliser des tapis avec des bouts de laine multicolore qui étaient rangés dans des boîtes. Le chat fut libéré le matin par le maître après Dieu. Le matou avait beaucoup apprécié ces bouts de laine, le salon était devenu une sorte de tapis en vrac. Colère du Commandant ! nous n'avons jamais su qui avait propulsé le chat dans le salon !

Amitiés,

René Moniot Beaumont
Littérateur de la mer

